

LA LEGENDE D'ALBERTE DE POITIERS

I

Sous le ciel de la Drôme il est une vallée
Qui fuit du nord au sud entre mille coteaux,
Que de tous ses trésors le printemps a comblée,
Et qui s'en tient paisible au murmure des eaux.
D'un côté, dominant ses campagnes fleuries,
Des rochers étendus comme des draperies,
Sur la forêt de Saou prolongent leurs plis noirs.
Au Roubion paresseux ils servent de ceinture ;
Et le soleil couchant, de leur vaste ouverture
Fait une agrafe d'or qui brille tous les soirs.

II

Plus loin sur l'un des flancs de la verte corbeille
Roche-Courbe et Couspeau, qui s'écartent soudain,
Semblent un pan de mur renversé de la veille,
Une entaille au cimier d'un noble paladin.
En face, est de Bourdeaux le sombre amphithéâtre ;
Là le cri des métiers et le fifre du pâtre
Se mêlent vers le soir au chant du rossignol ;
Il aime la colline au sommet de laquelle
Du château féodal monte encore la tourelle,
Comme un oiseau tremblant prêt à prendre son vol.

III

Autrefois ce désert fut un manoir illustre :
Nid fécond en héros oubliés aujourd'hui
Qui du glaive et du bras empruntant tout leur lustre,
Ne mettaient qu'en eux seuls leur gloire et leur appui.
Deux autres châteaux-forts ou deux aires semblables
Étaient de celui-ci les rivaux redoutables :
Mornans et Bezaudun les offrent à nos pas ;
Ils couronnent encore, ces collines sauvages
D'une tour qui paraît au milieu des nuages,
L'ombre d'un chevalier fatigué des combats.

IV

Ces trois fiefs animés d'une flamme contraire
Par suite de malheurs connus de leurs aïeux
Se transmirent depuis la haine héréditaire
Que tout entretenait dans ces funestes lieux.
Mais par le laps des temps déjà bien affaiblie
Cette haine semblait devoir être abolie
Par l'amour qu'à la fois deux jeunes chevaliers,
Faisant chacun l'orgueil de leur famille,
Ressentirent alors pour une jeune fille
Orgueil de leurs rivaux : Alberte de Poitiers.

V

Hérald de Bezaudun l'avait vue à la chasse ;
Alfrédis de Mornans la voyait en secret,
Et souvent vers le soir il franchissait l'espace
Qui de sa tendre amante encore le séparait.
Sur les rives de Bine ou bien de la Sauzée
Les pieds et les cheveux humides de rosée
Ils promenaient ensemble avec ravissement
Se juraient chaque fois une égale tendresse
Puis après un baiser tout rempli de tristesse,
Chacun d'eux au château, rentrait furtivement.

VI

Le sire de Poitiers un jour dit à sa fille :
« Je connais vos amours, et ne les blâme pas.
Alfrédis se présente au nom de sa famille,
Et mon seuil à l'instant s'ouvre devant ses pas ».
Jugez de leur transport et leur allégresse !
Rien ne peut exprimer ces élans de tendresse,
Ce bonheur infini des deux cœurs adorés,
Qui vont en s'unissant n'avoir plus qu'une vie
Pleine d'une pareille et tendre sympathie,
Comme d'un seul parfum deux calices dorés.

VII

Cependant un obstacle apparaissait encore :
La vieille Béatrix suzeraine du lieu,
Qu'on voyait aux autels se rendre dès l'aurore
Comme une sainte femme en tout vouée à Dieu,
Avait le projet depuis plusieurs années
De rapprocher ces mains si longtemps acharnées,
Et protégeait l'amour d'Hérald de Bezaudun.
Mais le ciel, autrement détermina les choses :
Et la vieille à regret voyait fleurir ces roses
Dont elle n'avait pas cultivé le parfum.

VIII

Afin de ménager l'irritable faiblesse
Se son âge bizarre, on retarda l'hymen
Des nobles fiancés dont la rêveuse ivresse
Du lieu le plus désert se faisait un Eden.
Mais il était surtout une étroite vallée
Derrière le château, par des pampres voilés,
Comme un vaste odorant dans la mousse enfoncée,
Où le ciel était doux au couple solitaire !
Là coule à petit bruit le ruisseau de Daraire,
Tel qu'un filet d'argent à des fleurs enlacé.

IX

Alberte aimait ce lieu : son enfance captive
L'avait seul fréquenté d'entre tous les vallons.
A l'herbe, aux arbrisseaux, tendrement attentive
De la nature entière elle admirait les dons.
L'églantier virginal, la blanche clématite
Dont la toison soyeuse au moindre vent palpite ;
Les belles grappes d'or du genêt gracieux
Où l'insecte friand tel qu'une fleur se pose ;
Et dans les verts gazons la pervenche mi-close,
Comme un bel œil d'azur où se peignent les cieux.

X

Ils voyaient leurs amours dans les brises tremblantes
Du chrysanthème blanc ils consultaient les dards,
Le frais myosotis, d'entre toutes les plantes,
Par sympathie aussi captivait leurs regards.
Oh ! Que ces jeunes cœurs éprouvaient de délices,
Lorsque mille parfums s'échappant des calices
Montaient aux rossignols qui chantaient auprès d'eux
Et, qu'unissant leurs mains dans un tendre silence,
Ils se donnaient ensemble avec reconnaissance
A ce Dieu de bonheur qui les rendait heureux.

XI

Il est de ces moments qui valent une vie !
« O mon unique amour lui disait-il parfois,
Le ciel offrirait-il à notre âme ravie
Plus de félicités » Puis, suivant dans les bois,
Ce petit pied qui fuit sous la robe qui tombe,
Agaçant et mignon comme un bec de colombe ;
Ils prenaient les oiseaux, les nuages, les monts,
Pour témoins de leurs jeux ou de leur rêverie,
N'échangeant que ces mots, d'une voix attendrie
« Qui ne s'aimera jamais comme nous nous aimons ? »

XII

Pourtant de leur hymen l'époque solennelle
S'avavançait à grand pas ; tout le monde en parlait.
De là devait dater une ère fraternelle
Pour les trois fiefs rivaux que la haine troublait.
« Nous allons dons enfin voir figurer ensemble »,
Disent les pauvres serfs que le travail rassemble,
« Ces farouches seigneurs au regard inhumain,
Qui jusques à ce jour dans toutes nos vallées
Par leurs débats cruels si souvent dépeuplées,
Ne se sont abordés que le fer à la main ! »

XIII

Ils bénissaient alors cette union si douce.
Pour donner plus de pompe et de solennité
A ce rapprochement sans trouble et sans secousse,
D'un tournoi général le jour fut arrêté.
Alors de Châtillon, de Grignan, de Derbières,
De Comps, de Truinass, de Guisan, de Bouvières,
De Saint-Paul-Trois-Châteaux entouré de jardins,
Du sombre Valréas, de Soyans, de Béconne
Des sommets de l'Ardèche et des rives du Rhône
Accoururent armés de nombreux paladins.

XIV

Au-dessous de Viale se déroule une plaine
Que Bourdeaux aujourd'hui couvre presque en entier,
Et que pour cette fête élut la châtelaine
Comme étant sur le seuil de son noble moutier ;
On y dressa le camp. De riches draperies,
Des tentures de pourpres autour des galeries
Où les dames devaient abriter leurs regards,
S'arrondirent partout comme autant de gondoles ;
Et sur chaque avois, ornés de girandoles,
S'élevèrent dans l'air deux faisceaux d'étendards

XV

Mais pendant ces apprêts, la jeune fiancée
Que l'usage retient sous le toit paternel,
N'ayant plus en l'esprit qu'une seule pensée
Sans sortir du château se prépare à l'autel.
Dans son appartement calme, silencieuse,
Tour à tour et sans but ou folâtre ou rêveuse,
Elle brode une écharpe à l'ami de son cœur ;
Quelquefois vers le soir sur l'étroite fenêtre
S'appuie en soupirant, et du vallon champêtre
Parcourt tous les circuits de son bonheur.

XVI

Puis regarde Mornans, dont la tour est encore
Un des premiers sommets qu'atteigne le soleil :
Comme aussi, lorsque tout au loin se décolore,
Celle qui dans l'azur lève un front plus vermeil.
« Là, dit-elle, est pourtant la moitié de ma vie !
Celui par qui bientôt elle sera ravie,
Et pleine de douceurs qu'on ne rêve qu'au ciel !
O mon Dieu, que dans l'âme une pure tendresse
Répand de bienveillance et de paix et d'ivresse !
Que l'amour est divin dans le cœur du mortel ! »

XVII

Cependant le retard qu'éprouvèrent ces fêtes
Fit croire au pauvre Hérald, qu'Alberte n'aimait pas
L'époux qu'on lui donnait, et sur ces entrefaites
De Béatrix un jour il rencontre les pas ;
Il lui montre son cœur ouvert à l'espérance :
« Peut-être que le ciel la garde à ma constance ;
Mais, s'il faut renoncer à ces félicités,
Accordez-moi, dit-il quelque chose d'Alberte !
Le moindre souvenir qui compense sa perte
Sera pour moi d'un prix égal à vos bontés ».

XVIII

« Que désirez vous ? » lui demanda la vieille.
- « De paraître au tournoi paré de ses couleurs. »
- « Vous aurez son écharpe Hérald, avant la veille » ;
« Mais j'exige de vous d'aller combattre ailleurs. »
- « Où donc ? » – « En Palestine où les Turcs infidèles
Ont de notre seigneur, sous leurs mains criminelles,
Outragé le tombeau que l'on va délivrer.
Le roi Louis et le Sire de Joinville,
Sont partis pour l'Égypte ; et bien lâche et bien vil
Est toute âme de preux qui reste à soupirer ! »

XIX

A quelques jours de là, dans toute la vallée
Volaient mille clameurs de châteaux en châteaux.
Un cortège pompeux, bannière déroulée,
Sinuait sur les flancs des bois et des coteaux.
On voyait tour à tour au gré de la lumière
Paraître ou disparaître, à travers la clairière,
Ces magnifiques rangs vêtus de pourpre et d'or ;
Et les casques polis, les lanceurs, les cuirasses,
Eclataient au soleil en laissant sur leurs traces
Des bruits de voix mêlés aux fanfares du cor.

XX

Sur la place aujourd'hui de la Chevalerie,
Qui paraissait alors un asile de roi,
Les dames occupant la riche galerie
Se nommaient Alfrédis le tenant du tournoi.
Tout son parti, rangé dans le fond de l'arène :
D'Alberte, qu'on voyait sous un dais de velours,
Craintive intimidée et pâle de tendresse,
Garder aux combattants pour, prix, de leur adresse,
Quelques fleurs seulement, mais qu'on gardait toujours.

XXI

Tout à coup on s'émeut, la barrière se lève,
On voit les assaillants s'avancer à cheval ;
Celui du jeune époux, frémit, creuse la grève,
Comme s'il s'indignait de trouver un rival.
Des pages, devant eux couverts de broderies
Font sur des drapeaux blancs flotter leurs armoiries.
Ici un blason portant gueule sur or ;
Là, sur un champ d'azur luttent deux hippogriffes ;
Plus loin, des dragons verts retiennent dans leurs griffes
Un aigle foudroyé qui se débat encor.

XXII

Partout de fiers tableaux d'héroïques symboles ;
Des dovices d'amour, ornent les étendards.
On entend dans les airs de magiques paroles
Qui semblent exciter à courir les hasards ;
Le peuple curieux rangé sur la colline,
Où pour voir dans la lice il se presse et s'incline,
Comme ces fleurs d'un jour qu'effeuille le printemps
Autour du pêcher rose et du prunier d'albâtre,
De diverses couleurs, couvre l'amphithéâtre,
Qu'aussi le zéphir semble agiter par instants.

XXIII

De Viale tout entier les modestes demeures
Ont brodé leurs toits gris et leurs murs crevassés
De femmes et d'enfant, qui depuis plusieurs heures
Se découpent dans l'air en festons enlacés.
Des murmures confus, dans toutes cette foule
Comme le bruit des mers que tourmente la houle,
S'élèvent avec eux qui montent dans l'espace ;
Le silence partout s'établit à leur place,
Et du héraut lui seul s'élève alors la voix.

XXIV

Il proclame chacun des nobles adversaires ;
Au nom du dieu vivant diffame des félons ;
Adjure tout le preux de se traiter en frères ;
Puis on lève la barre et le chef dit : Allons !
Voilà les deux partis, dans le cirque, en présence.
On regarde, on attend. Le premier qui s'avance
Est sur son coursier, Hérald de Bezaudun.
« Voyez à mes couleurs, dit-il, qu'elle est ma dame !
Pour me la disputer recommandez votre âme,
Car je combats à mort et vous brave chacun. »

XXV

Soudain l'on voit tomber Alberte évanouie.
Alfrédis de Mornans d'un bond s'est élancé
Pour punir d'un seul coup cette audace inouïe.
Mais d'un seul coup lui-même il tombe, renversé.
Tous ces amis alors et ses compagnons d'armes
S'élancent ! Le manoir est bientôt dans les larmes.
Une horrible mêlée, au lieu des jeux promis,
S'engage dans l'arène où les chevaux hennissent,
Le fer presse le fer, des flots de sang jaillissent,
Et tout bras est pressé par des bras ennemis.

XXVI

Cette lutte dura pendant une heure entière
Les coursiers abattus expiraient dans le sang ;
Les membres en lambeaux volaient sur la poussière ;
Les mourants ne pressaient que des morts sous leurs flancs.
Le torrent, jusqu'au Rhône apporta dans ses ondes
Une teinte rougeâtre et des débris immondes,
Sur lesquels on voyait s'abattre les corbeaux ;
On l'appela Roubion depuis cette journée,
Qui fut de nos vieux temps la plus infortunée,
Et presque autant qu'un siècle entrouvrit de tombeaux.

XXVII

Le peuple épouvanté fuyait de la colline
En poussant des grands cris, nouveau surcroît d'horreur
Et voyant le combat dans le camp qu'il domine
Le château de Poitiers était plein de terreur.
Béatrix invoquait les phalanges célestes ;
Mais rien ne ralentit ces massacres funestes,
Et ceux que le carnage épargna dans ce jour ;
Allèrent en Judée exercer leur vaillance ;
Mais aussi la plupart y furent sans retour.

XXVIII

C'est depuis lors qu'on vit ces anciennes familles
Tomber en décadence, et leurs membres épars
Achever par s'éteindre au fond de ces bastilles
Qui de leurs murs encore étonnent nos regards.
Cependant Alfrédis sur le champ de bataille
Avec ses compagnons reçut les funérailles.
Alberte le suivit « C'est mon vœu le plus doux »
Disait-elle au milieu de sa lente agonie,
« Que puisque je n'ai pu lui consacrer ma vie,
La mort m'endorme au moins auprès de mon époux ».

XXIX

Pendant longtemps encore dans la suite des âges
On dit qu'au sein des nuits l'ombre des chevaliers
Qui restèrent couchés sous ces tristes rivages
Se lèvent, agitant leurs pâles boucliers.
Et comme s'ils devaient continuer la fête,
Du tertre féodal ils gravissent le faîte,
Escortant pour l'hymen les malheureux amans.
On les voit en zigzag monter ses pentes noires,
Et jusques au castel témoin de ces histoires
Les conduire en triomphe et bénir leurs serments.

XXX

Mais, plaignez leur fortune, ajoute la légende !
Lorsqu'ils sont parvenus au sommet du coteau
Pour mettre aux vieilles tours une fraîche guirlande,
La suzeraine sort tout à coup du château.
Elle passe dans l'air, en murmurant encore
Les versets d'un cantique auxquels tout s'évapore,
Excepté les époux qui redescendent seuls.
Un rossignol les suit et chante sur leur trace ;
Bientôt leur ombre même entre les fleurs s'efface,
Et le vent du matin fait trembler les glaïeuls.

XXXI

Un village aujourd'hui paisiblement s'élève
Dans le champ des tournois oubliés sans retour ;
De la chevalerie il entretient le rêve
Sous les toits de Bourdeaux qui s'ouvre à l'entour
Le château des Poitiers n'est plus qu'une mesure
Qui les domine encore de sa lourde structure,
Et défie orgueilleux, les derniers coups du sort.
Sur le tombeau d'Alberte on voit une fontaine
Qui semble nuit et jour murmurer de sa peine,
Et raconte en pleurant l'histoire de sa mort.

XXXII

Telles sont de ces lieux les antiques annales.
Je paie avec des chants leur hospitalité.
La muse qui me suit, de ses mains virginales,
Aime à cueillir des fleurs sous ce ciel enchanté.
Quelquefois néanmoins vers le ciel d'Italie
Elle se tourne encore avec mélancolie.
Ah ! Soyez indulgents pour ces ombres du cœur !
Qu'elle puisse, ô mon Dieu, dans cette solitude
Vivre enfin de repos, de prière et d'étude
Et faire un peu de bien pour avoir le bonheur.